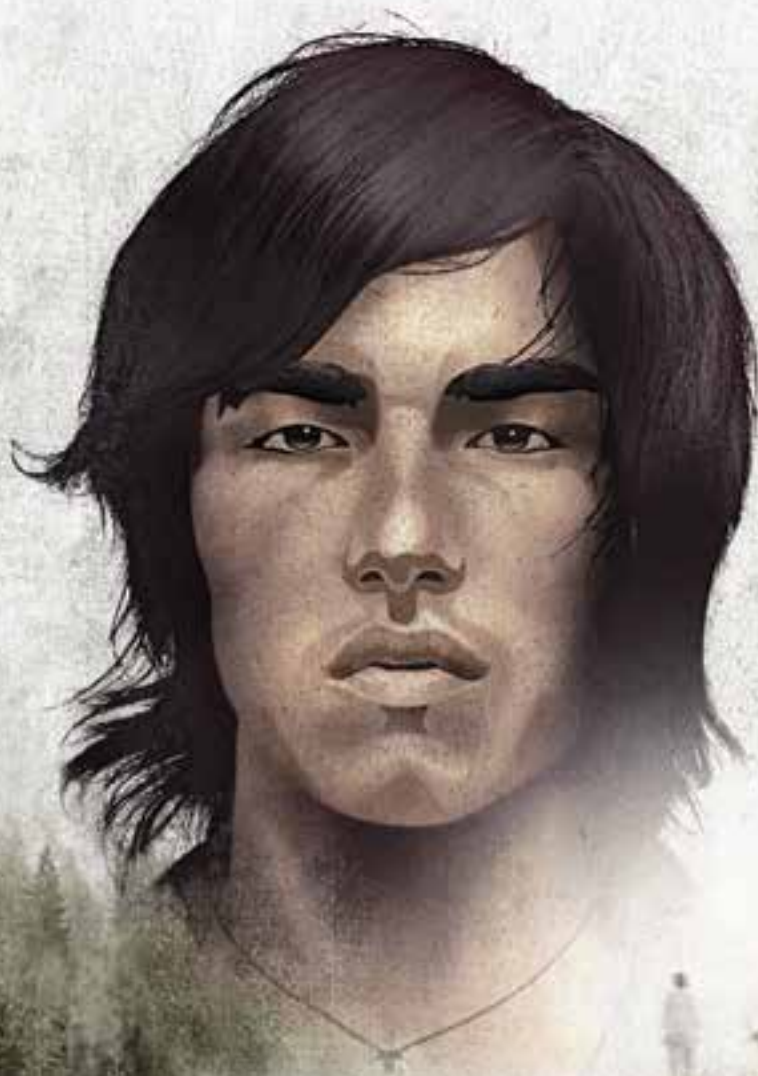


Portrait d'un passeur d'histoires

# MIGUETSH!



MICHEL NOËL



MICHEL NOËL

Portrait d'un passeur d'histoires

# MIGUETSH!

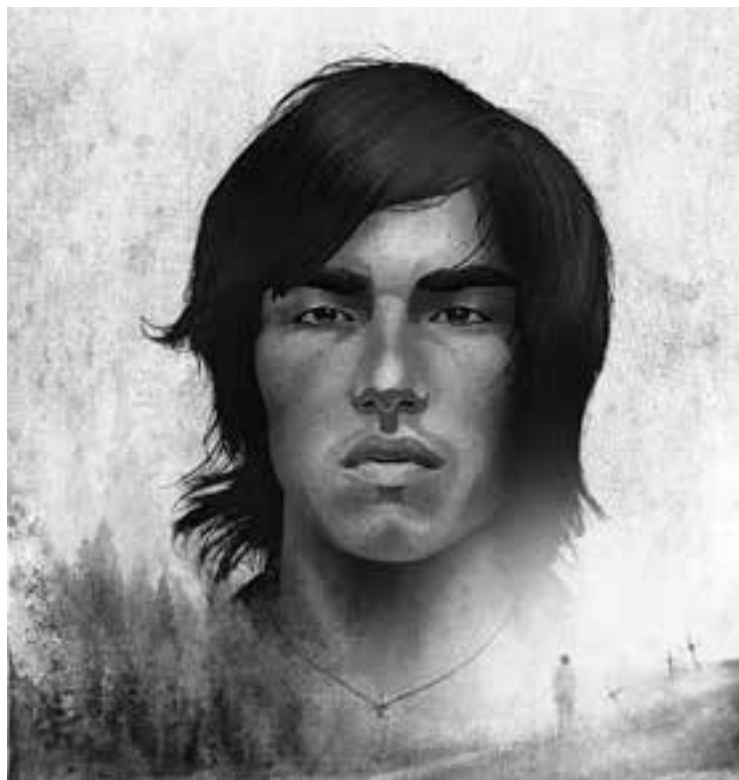


Illustration de couverture : R. Binette  
Illustrations de l'intérieur : Jacques Névashish

**ado et Compagnie**



Pour Samuel, mon petit-fils,  
mon petit arbre de vie.



Kokum et Wawaté sont les grands-parents  
de tous les enfants du monde.  
Vous qui m'écoutez,  
moi qui vous parle,  
nous sommes frères et sœurs,  
car nous sommes les petits-enfants de la Lune  
et des Aurores Boréales.



## PROLOGUE

**M**on grand-père s'appelait *Wawaté*, un nom algonquin qui signifie « Aurores Boréales ». Il s'appelait ainsi car c'était un homme d'intelligence et de lumière. Cela éclatait dans ses petits yeux d'ours, ronds et foncés comme des bleuets dans la rosée du matin. Cela chantait dans sa voix grave comme le mugissement du vent dans la cime des grands arbres. Cela se voyait dans ses gestes qui, lorsqu'il nous parlait le soir autour du feu, montaient vers le ciel comme autant d'ombres mystérieuses parmi les étincelles étoilées.

Ma grand-mère s'appelait *Kokum*, ce qui se traduit par « Lune ». Elle s'appelait Lune car elle était généreuse et féconde.

Et moi, qui vous parle aujourd'hui, je suis *Pien*, ou Pierre. Je suis le petit-fils et l'héritier de la Lune et des Aurores Boréales.

Si vous regardez le ciel, l'hiver, un soir de lune, vous entendrez les aurores boréales vous chanter à l'oreille en harmonie avec les battements de votre cœur : « Wawaté, Wawaté, Wawaté. » Les aurores boréales danseront pour vous, dans le firmament embrasé, la folle farandole du Nord.

Wawaté connaissait comme le fond de son sac non seulement l'immense forêt boréale, mais aussi les surprenantes toundra et taïga, de même que leurs valeureux habitants nomades, comme lui, jusque dans l'âme.

Ce vieil homme, qui avait toujours bon pied, bon œil, avait foulé de ses mocassins en peau d'orignal tous les sentiers et tous les portages. De son canot d'écorce, il avait manœuvré l'aviron sur tous les lacs et toutes les rivières, battu les neiges les plus épaisses, chaussé de ses larges raquettes en babiche d'orignal.

Wawaté, en grand *Anishnabé*<sup>1</sup> qu'il était, marchait sa vie en toute liberté. Non seulement la marchait-il, mais il la chantait, la dansait, la priait et la contait au rythme de son tambour qu'il accordait aux battements de son cœur et de l'univers. Il était entier. Un tout. Un tout-puissant. C'était un guérisseur car il avait appris dans la forêt, son immense territoire intérieur, à regarder comme pas un avec ses yeux, à sentir avec ses narines, à toucher avec ses mains, à écouter avec ses oreilles, et à aimer avec tout son être.

---

<sup>1</sup> *Anishnabé*: premier homme, humain originel



## PROLOGUE



Wawaté contait sa vie  
au rythme de son tambour.

Il était Histoire.

Et les histoires qu'il nous racontait, il disait les tenir de ses ancêtres qu'il portait en lui ainsi que des hommes et des femmes qu'il avait eu le privilège de rencontrer au cours de ses voyages. Mais il s'inspirait surtout de l'air sacré qu'il respirait, de l'eau pure qu'il buvait, de la nourriture divine qu'il mangeait et de l'amour qui l'unissait aux hommes, aux animaux et à la Terre.

## MIGUETSH !

Depuis des temps immémoriaux,  
nous avons appris beaucoup de choses  
en observant les animaux,  
en respectant les arbres,  
en naviguant au gré des courants  
sur les rivières qui vont de lac en lac,  
en écoutant attentivement les vents  
qui viennent de partout,  
chargés de paroles.  
La Nature est notre école  
et nous n'aurons jamais fini  
d'apprendre.



## J'AI CENT ANS!

Un beau dimanche matin de fin juin, certains d'entre nous étaient debout sur le quai, d'autres s'étaient assis sur le rebord de la haute galerie du poste, les jambes balançant dans le vide. Les femmes et les jeunes filles s'étaient installées par terre, sous les pins. Nous attendions tous patiemment le missionnaire qui faisait sa première tournée des réserves indiennes du parc La Vérendrye et de l'Abitibi.

Le curé Laframboise volait comme un papillon d'un endroit à l'autre, en compagnie de son évêque, Monseigneur Latulipe. Les événements de cette importance étaient rares au lac Cabonga. Mon père racontait les fêtes somptueuses organisées lors de la venue du grand gouverneur de la Baie d'Hudson, Sir Robert Kindersley. Mais il y avait de cela bien longtemps. C'était en 1925, pour commémorer les 255 ans de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Shipun<sup>1</sup> était le gérant, poste très respectable dans la communauté. Mon père, ma mère et moi étions donc les premiers sur le bout du quai. Juste derrière, venaient Kokum et Wawaté. Grand-papa a toujours affirmé, par la suite, qu'il s'était fait grandement prier pour venir. Il aurait préféré aller à la pêche ce jour-là.

Ma mère étrennait pour la circonstance une robe toute neuve, commandée dans le catalogue. Elle portait un chapeau de paille en forme de pot de fleurs qui faisait jaser les femmes comme des moineaux. Elle s'était parfumée et moi, je trouvais qu'elle sentait bon et qu'elle était très belle. Elle me tenait par la main sur le quai.

Je sentais à sa peau moite qu'elle était nerveuse. Elle répétait: « Ce n'est pas tous les jours qu'un évêque nous rend visite. »

Quant à moi, j'avais eu droit à des culottes courtes commandées également par catalogue. Je les détestais à les jeter au feu. Je n'avais jamais marché les jambes à moitié nues comme ça. Je me sentais aussi ridicule qu'une outarde au long cou venant d'être plumée. J'avais eu beau protester, rien à faire, ma mère était demeurée inflexible: « Ce n'est pas parce qu'on vit dans le bois, qu'on ne peut pas s'habiller chic. »

Mon père n'aimait vraiment pas les curés. Il les qualifiait de « grenouilles de bénitier » et disait qu'ils puaien la vieille soutane. Il n'acceptait surtout pas qu'ils viennent

---

<sup>1</sup> Shipun: Jean-Paul

kidnapper les jeunes garçons et les jeunes filles pour les enfermer dans des pensionnats, loin de leur famille.

Lorsque j'ai eu l'âge d'aller à l'école, il m'a dit: «Toi, Pien, jamais tu iras au pensionnat.» Sa décision faisait damner le missionnaire Latulipe. Quant à Wawaté, il appelait tout ce qui portait soutane «les goélands noirs».

«Ça y est! Les voilà!»

Sur la galerie et à l'orée du bois, tout le monde s'est levé d'un même élan. On entendait le ronronnement du moteur. L'aéroplane s'est pointé sur la montagne. Il s'est aligné sur le toit rouge du poste de traite avant d'amerrir comme un gros canard sur le lac Cabonga. Il a glissé jusqu'au quai en grondant et en creusant deux sillons blancs dans l'eau argentée.

L'avion a ralenti. La tête sortie par la fenêtre de sa porte, le pilote manœuvrait habilement. On aurait dit un col vert s'approchant de la rive. J'étais si content de le voir que j'ai crié:

- C'est Monsieur Jos Fecteau!
- Chut, tais-toi! a ordonné ma mère, l'index sévère de travers sur les lèvres.

Le pilote a coupé le moteur assourdissant du Beaver<sup>2</sup>. Le silence subit était angoissant. On n'entendait plus que le clapotis de l'eau sur le quai et le tintamarre des corneilles qui se chamaillaient dans les arbres. Nous étions tous figés, comme des statues de plâtre que j'avais vues dans une église à Messines, le village de ma mère.

---

<sup>2</sup> Beaver: avion de brousse

Trois jeunes hommes costauds se sont précipités. L'un d'eux, le plus élancé, a attrapé l'aile du bout des doigts, les deux autres ont saisi un flotteur. Ils ont amarré solidement le gros oiseau. Le pilote a ouvert sa porte et il a fait descendre ses deux passagers qui se sont présentés cul devant dans l'échelle. Papa les connaissait. Il les a accueillis :

- Bonjour, Monsieur le curé, bonjour, Monseigneur.
- Bonjour, Shipun.

Tout le monde y est passé jusqu'à ce qu'arrive mon tour.

- Et celui-là, qui est-ce ? a demandé le gros évêque, en se penchant vers moi en souriant.

Sa figure était ronde, sa peau grasse, ses lèvres rouges, humides, épaisses et luisantes comme du lard salé quand on le sort du quart<sup>3</sup>. Il m'a tapoté la joue et je me suis dit : « Mon père a raison, il pue. »

- C'est mon fils, a lancé ma mère, toute rouge. Je l'ai appelé Pierre.
- C'est moi qui l'ai baptisé, Monseigneur ! a annoncé fièrement le curé qui suivait derrière.
- Quel beau nom !

L'évêque s'est redressé. Il a crié à l'assistance, les bras levés vers le ciel : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église ! » Je pense que ma mère est la seule personne à avoir compris l'allusion, car il a ri tout seul de sa farce avant de me demander :

- Et quel âge as-tu, mon homme ?

---

<sup>3</sup> *Quart* : barrique, ancienne mesure

– ...

Je ne savais pas quoi répondre. Pourtant, je n'avais pas la langue dans ma poche et j'étais reconnu pour avoir la répartie assez vive. Enfant, je ne laissais jamais une question sans réponse.

Mon père s'amusait. Ma mère s' impatientait. Elle me faisait désespérément signe des doigts : « Quatre ! Quatre ! »

Je me suis enfin décidé et, le plus sérieusement du monde, je lui ai répondu :

– J'ai cent ans !

Étonné, l'évêque en est resté bouche bée, les lèvres en bec de canard. Il m'a tourné le dos et a fait face à la foule en traçant un grand signe de croix dans l'air. Les Anishnabés se sont signés et les femmes ont embrassé le petit crucifix qu'elles portaient toutes au cou.

Ma mère ne savait trop que penser. Quant à moi, cent ans ou mille ans... j'étais là depuis toujours. Ce qui me rassurait, c'était que Wawaté jubilait. Il arborait un large sourire et ses yeux débordaient de soleil. Il m'a regardé d'un air approbateur en fronçant légèrement les sourcils et en plissant le front. Cela voulait tout dire. J'étais fier de moi.

Nous sommes partis en procession sur le quai, à travers les cabanes, pour revenir au poste de traite où la messe était célébrée.

## MIGUETSH !

Étreindre un arbre, coller sa joue  
sur son écorce, sentir l'odeur  
de son bois, lui dire qu'il est beau,  
c'est vivre sa propre histoire,  
s'enraciner profondément au fond  
de son âme. C'est être en bonne  
relation avec le Ciel et la Terre  
et se sentir porté par les Étoiles.





## JE L'APPELAIS L'ARBRE DE MON PÈRE

J'ai vécu mon enfance avec mon père Shipun sur une falaise surplombant le grand lac Cabonga. Notre toute petite maison blanche au toit rouge, construite à l'abri des grands vents, était planquée entre les troncs et les racines tordues des vieux pins gris, à la manière d'un lièvre qui se terre par crainte du froid... ou du renard.

Les énormes bras des conifères s'étalaient au-dessus de nos têtes, pareils aux ailes protectrices d'un aigle à tête blanche. Le doyen des pins penchait tellement qu'il risquait à tout instant de tomber à la renverse et de nous écraser, emporté par le poids de sa grosse tête encore verte. Mais mon père disait: «Notre vieil arbre en a vu bien d'autres au cours de toutes ces années. Il connaît mieux que nous les vents, les tempêtes, les bourrasques, le tonnerre, les éclairs. Il a résisté jusque-là, comme un

## MIGUETSH !



Notre petite maison blanche  
était sous la protection du doyen des pins gris.

brave, il mérite de continuer à vivre.» Et d'ajouter : « C'est à nous, les humains, qu'il appartient maintenant de veiller sur le vieillard. C'est comme ça dans la vie. Pour nous, cet arbre représente la mémoire de la Terre. »

J'étais bien d'accord avec lui. Le grand pin était là quand je suis né et c'est avec lui que j'ai appris à parler et à marcher. Je le trouvais beau dans sa vieillesse. Je l'appelais « l'arbre de mon père ».

Enfant, je ne comprenais pas toujours le sens de ce que je voyais, de ce que j'entendais, de ce que je ressentais, de

ce qu'on me disait et de ce qu'on m'expliquait, mais j'enregistrais quand même toutes ces informations dans ma mémoire. Je n'oubliais rien des odeurs, des intonations, des couleurs. Tout avait sa place en moi.

Parfois je me représentais dans la peau d'un spectateur. Dans mon silence intérieur, je me disais : « Un jour, je vais raconter mes ancêtres et ma propre enfance à mes enfants et petits-enfants. » Cela m'apparaissait comme un devoir.

Déjà, je me sentais privilégié, différent. Car, du plus loin que je me souviens, en remontant le courant de ma vie, je me rends compte que j'ai toujours été content d'être qui j'étais, bien dans ma peau et dans mon âme. J'étais Anishnabé et fier de l'être. Je n'ai jamais eu le moindre désir d'être quelqu'un d'autre. Une telle pensée n'aurait jamais traversé mon esprit. Je n'ai jamais envié personne et n'ai jamais été en compétition qu'avec moi-même.

Un *shigobí*<sup>1</sup> voudrait-il être autre chose qu'un *shigobi* ?

---

<sup>1</sup> *Shigobi* : sapin

## MIGUETSH !

Kokum me disait souvent en regardant  
le lac Cabonga, la voix émue,  
le regard fier : « Regarde, mon enfant,  
regarde comme c'est beau ! »  
Et le lac, dans sa grande pureté,  
se mettait à briller de tous ses feux.  
Kokum traçait déjà le sentier de ma vie.



## JE DÉCOUVRE UNE PARTIE DE MON CHEMIN DE VIE

En fin d'après-midi, été comme hiver, j'allais chez Kokum et Wawaté, mes grands-parents. Je descendais la falaise rocailleuse jusque sur la plage du lac Cabonga, mot qui veut dire «là où le sable des plages est doré comme les rayons du soleil du mois des fraises». Je suivais l'étroit sentier battu dans la neige profonde ou je marchais pieds nus à la frange des vagues. Mes chevilles s'enfonçaient sous l'eau dans le sable humide. J'aimais cette douce sensation de fraîcheur. Puis, à la pointe de sable, je prenais un raccourci en tournant carrément à droite et j'empruntais une piste invisible à l'œil de l'étranger. Elle serpentait au pied des longs troncs des pins qui s'élevaient comme des colonnes de pierre surgissant des entrailles de la terre.

Cette sente était celle des Anishnabés. Elle avait été battue au cours des millénaires par les mocassins et les pieds nus de mes ancêtres. Elle contournait les arbres, grimpait une petite colline, sautait le ruisseau, enjambait les racines noueuses qui ondulaient à fleur de terre.

Moi, je marchais en silence, solitaire, habité par mes pensées. Les grandes aiguilles sèches de pin rougissaient le sol et parfumaient de résine l'air que je respirais profondément.

Dans la pinède, je flânais un peu, pas trop longtemps. Je m'imprégnais de ces lieux mystérieux et odorants. J'aimais les couleurs, les odeurs, la quiétude et la solennité qui y régnaient. À certains endroits, sous les premières branches, je voyais poindre de petites croix en bois. C'était des tombes. Ailleurs il n'y avait pas de croix mais un cairn fait de pierres empilées les unes sur les autres. Là aussi reposaient mes ancêtres. Wawaté m'avait un jour montré d'autres signes à peine perceptibles : une dépression dans le sol, une marque sur un arbre. Ou tout simplement la mémoire d'un lieu. La pinède était le cimetière des Anishnabés. C'est ici que les aînés avaient choisi de vivre leur vie d'esprits. La pinède était leur paradis et grand-père m'avait confié : « Écoute bien, ouvre ton cœur, c'est ici que règnent les esprits. Ils sont dans le bruissement des ailes des oiseaux et, comme les oiseaux, ils ne sauraient exister sans les arbres. »

Mes grands-parents habitaient un petit camp de trappeur qu'ils avaient hérité du père de Kokum : Antan<sup>1</sup> Brascoupe. Ils avaient leur territoire de chasse dans la

---

<sup>1</sup> Antan : André

région de Lac aux Quenouilles, mais n'y allaient pas souvent depuis quelques années. Ils étaient trop vieux pour continuer la vie de trappeurs et de voyageurs.

Un soir, au souper, alors que je me préparais à rendre visite à mes grands-parents, mon père me lance tout bonnement : « Écoute bien ce conseil que Wawaté m'a donné, il y a longtemps. Si tu le mets en pratique, comme moi je l'ai fait, il te sera grandement utile. Dans la vie, il faut d'abord se questionner soi-même avant de penser à questionner les autres. Mais si tu ne trouves pas de réponse satisfaisante sur ton propre chemin, alors tu dois réfléchir à la question et ne jamais hésiter à interroger les sages. À chacune de tes visites chez Kokum et Wawaté, prends l'habitude de leur poser une question, une seule. Tu verras, ça leur fera plaisir et tu t'instruiras aussi. Les grands-parents sont là pour répondre aux questions. Si tu ne leur demandes rien, ils ne te diront rien car ce que tu veux savoir, comme ce que tu sais, t'appartient. »

J'ai été impressionné par ces paroles de mon père. Ce soir-là, j'ai traîné dans l'eau qui me chatouillait les pieds en répétant : « ... ce que tu veux savoir, comme ce que tu sais, t'appartient... »

D'autres enseignements de Wawaté me revenaient en mémoire. Un jour il m'avait dit : « Les Blancs croient que lorsqu'ils meurent, ils meurent à tout jamais. Mais nous, les Anishnabés, nous ne mourons pas complètement. Nous sommes comme notre Grand-Père le Soleil, notre

Grand-Mère la Lune, les Saumons, les Caribous, les Oies sauvages, toujours en mouvement, en migration. Nous voyageons sans cesse dans un grand cercle, comme la rosée du matin qui perle sur la feuille avant de tomber sur le sol en goutte d'eau et de se frayer un chemin jusqu'à la rigole. La goutte d'eau se laisse emporter dans le courant du ruisseau. Celui-ci se jette dans la rivière qui, à son tour, va tout bonnement mourir dans la mer. À nouveau, la goutte d'eau monte, monte haut dans les nuages. Elle fait le tour de la Terre, poussée par le vent. Elle ne connaît pas de frontières. Puis, un jour, elle redevient rosée du matin. Elle se gorge de soleil clair avant de reprendre le chemin de la mer et des nuages. Et la vie continue. »

J'avais alors tout de suite assuré à Wawaté que je vivrais toute ma vie comme un Anishnabé et que, si je mourais un jour, je voudrais que ce soit comme la goutte d'eau.

J'ai pris plus de temps que d'habitude pour traverser la pinède. Seules les pies froufroutaient et piaillaient. La forêt était accueillante, calme, silencieuse. On aurait dit qu'elle me retenait dans ses bras, me cajolait, m'enjôlait. J'ai d'abord cru qu'elle avait quelque chose à me dire, une confidence à me faire. Je me suis mis à l'écoute. Puis, j'ai repensé aux conseils de Shipun, au souper, et je me suis dit que c'était peut-être à moi de chercher, de lui poser une question...

Le soleil rouge se couchait dans mon dos, tout au fond de la Baie aux Ouauarons du lac Cabonga. Ses derniers



rayons chauds glissaient en éclats de lumière sur les longues aiguilles vertes des pins géants. Je me suis arrêté devant un pin au tronc droit et fier. Je l'ai regardé longuement et je lui ai dit : « Mon ami, s'il y a un paradis quelque part dans les nuages, comme nous l'a raconté le missionnaire, je refuse tout net d'y aller. Car j'ai la ferme conviction que je ne pourrais pas y être plus heureux que je le suis ici, en cet instant même. Moi, Anishnabé marchant dans mes mocassins parmi les pins anciens et tous les esprits de mes ancêtres qui les connaissent bien, je suis d'ici, enraciné profondément dans cette terre, d'ici et de nulle part ailleurs. » Et j'ai repris mon chemin.

Je sentais la présence bienveillante des esprits au cœur de la pinède. Les longues plumes soyeuses de leurs ailes me frôlaient les jambes, me cajolaient les joues comme le vent moelleux du printemps. J'entendais leurs bruissements dans le feuillage encore tendre. Je sentais leur souffle dans mon cou. Ils posaient leurs mains sur mon épaule et battaient doucement le tambour sur mon cœur. En passant devant mon arbre, j'ai compris. J'étais heureux, rempli d'une émotion que je ne connaissais pas, d'un bonheur nouveau. Je venais de découvrir une partie de mon chemin de vie, celui sur lequel je marchais déjà sans trop m'en apercevoir.

J'ai poursuivi ma route à travers la forêt sur le sentier millénaire, discret, à peine perceptible, qui menait à la cabane de Kokum et Wawaté.

## MIGUETSH !

La lumière danse dans les yeux d'un Sage  
car il reconnaît le don précieux qu'est la Vie.  
Il sait que tout est nourriture,  
que tout est bon  
et que nous vivons dans un monde  
de beautés qui nous a été donné  
par le Kitshi Manitou.



## QUI SERIONS-NOUS SANS L'ÉTOILE POLAIRE ?

Dans ma langue, *Kokum* est le nom qu'on donne à la Lune, et toutes les grands-mamans s'appellent ainsi. Pourquoi ? Parce qu'elles ont beaucoup de points en commun avec elle.

Grands-mères et Lune existent pour les mêmes raisons. Nous savons qu'elles sont fertiles, chacune à leur façon. La Lune féconde la Terre, notre Mère nourricière, et lui donne son énergie. Les grands-mères, quant à elles, possèdent autant de petits-enfants qu'il y a de grains de *ménomín*<sup>1</sup> dans la rizière, en bordure de la rivière *Nipishish*<sup>2</sup>. Le Grand Créateur les a créées accueillantes et généreuses afin qu'elles veillent sur toute sa création. Dans l'univers, tel est le rôle de la Lune dans le Ciel et celui de *Kokum* sur la Terre.

---

<sup>1</sup> *Ménomín* : riz sauvage, zizanie

<sup>2</sup> *Nipishish* : petite rivière